

# Enquêtes en tous genres

Auteur et musicien né à Lausanne, Antonio Albanese aime la diversité et le dialogue entre les arts. Depuis deux ans, il s'aventure avec bonheur sur les terres du roman policier dont la dernière enquête est parue en novembre dernier chez BSN Press. "Voir Venise et vomir": le titre annonce sans ambages le procédé de retournement et détournement auquel s'amusent l'auteur et son narrateur, le milliardaire Matteo di Genaro. Venise la Sérénissime, devenue sous la plume d'Albanese le théâtre d'un meurtre sordide, perd un peu de sa superbe mais gagne en réalisme et nuances.

Visite guidée en compagnie de l'auteur.

Texte et propos recueillis par Marie-Sophie Péclard

Adieu les pigeons et les couchers de soleil sur la lagune: le séjour de Matteo Di Genaro commence dans le sang, celui de son jeune amant Fabrizio retrouvé mort dans l'eau. Un suicide, selon le légiste. Peu convaincu par cette conclusion, Di Genaro mène l'enquête. Il a du temps et de l'argent, ayant hérité d'un empire immobilier. "Je lis, je regarde des films, je visite des expos, je baise votre femme, votre fille ou même votre fils, bref, je fais de ma vie ce que vous faites de votre temps libre": ainsi se présentait-il dans le premier volet de ses aventures, "Une brute au grand cœur".

Des jardins de la Giudecca à un couvent bénédictin, Di Genaro suit ses intuitions: "Je ne peux m'empêcher de me dire qu'on est bien parti dans cette histoire pour avoir du sexe, de la mort et de la religion, et que s'il pouvait y avoir le moindre doute là-dessus, c'est la preuve qu'on est en Italie". Le décor est planté, et même si l'enquête titille l'intérêt du lecteur jusqu'aux dernières pages, elle n'est que prétexte et accessoire. La vraie saveur de ce livre est la langue nerveuse et drôle d'Antonio Albanese servant celle bien pendue de Matteo Di Genaro. Le personnage se distingue en effet par sa liberté de ton et sa pensée échappant aux idées reçues. Le suspense réside tant dans l'intrigue que le style, car les réflexions de

Di Genaro digressent allégrement et l'on se perd volontiers avec elles dans les ruelles vénitienes. Cette construction ingénieuse se joue ainsi des codes du roman policier. Dans ses premiers textes, "La Chute de l'homme" et "Le Roman de Don Juan", Antonio Albanese s'amusait déjà avec les genres et les niveaux de lecture, maniant avec délectation les jeux de références et les mises en abyme. On retrouve un peu de ces préoccupations dans cette nouvelle série de romans policiers, cristallisées dans le personnage de Matteo Di Genaro qui s'affranchit des conventions et s'épanouit dans une sexualité dans laquelle la question du genre n'est pas essentielle. La liberté du personnage rejoint celle de l'auteur dont l'œuvre devient ainsi une démonstration littéraire et un éloge en pratique du concept de liberté.

Pour l'anecdote, "Une brute au grand cœur" avait été publié sous le nom de Matteo Di Genaro, le personnage principal du roman. Artifice littéraire ou technique pour avancer masqué? Explications avec l'auteur Antonio Albanese.

**Pourquoi reprendre votre vrai nom pour ce second titre des aventures de Matteo Di Genaro?**

Au départ, je voyais cela comme un

stratagème, assez classique, dans lequel l'enquêteur est aussi l'auteur. D'un point de vue littéraire et romanesque, je trouve que cela rajoute une dimension au livre et que c'est plutôt amusant, parce que l'on comprend très vite que ce n'est pas possible. Je suis aussi persuadé que cela m'a donné une forme de liberté dans l'élaboration de mon personnage, ou peut-être que cela m'a aidé à retrouver cette part de moi un peu plus éloignée de mon caractère habituel. Je suis quelqu'un de plutôt sceptique, j'aime bien confronter les arguments et changer d'avis, mais je trouve que cela devient de plus en plus difficile dans le monde d'aujourd'hui. Matteo Di Genaro joue ce rôle d'exutoire. Cela me permettait aussi de séparer ces textes du reste de mon travail. Je me suis beaucoup intéressé aux temps de rédaction et je travaille habituellement sur des gros romans dans des intervalles assez longs, de plusieurs années. Là, j'avais envie de créer quelque chose de différent, de court, de nerveux, et qui puisse prendre la forme d'une série, à la manière de San Antonio.

**Quelles ont été vos influences pour créer ce personnage?**

J'ai des goûts très éclectiques, j'ai envie de dire que San Antonio compte autant que Jacques le Fataliste pour les interpellations

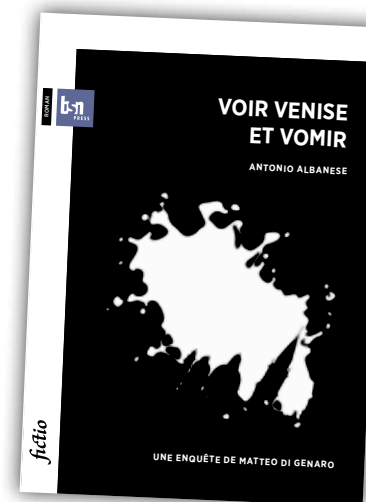
au lecteur, ce mélange d'érudition et d'enquête... Finalement, un livre est une sorte d'univers que l'on se crée. Il y a un rapport intéressant entre les auteurs que l'on a lus et qui nous ont inspiré, et notre désir de les mettre à distance pour retrouver notre propre voix. J'ai également lu beaucoup de livres de Ruwen Ogien qui a théorisé une éthique minimale et je voulais que mon personnage incarne cette théorie morale. Kundera disait que la littérature est de la philosophie en pratique, et je voulais explorer les limites de la liberté telle que l'envisage Di Genaro. Il croit en l'hédonisme et la jouissance tant qu'elle ne menace pas la liberté et le consentement d'autrui. Chaque histoire me permet ainsi de réfléchir sur un sujet de société au travers du prisme de l'éthique minimale: la prostitution, l'homosexualité, la notion de famille...

**Qu'est-ce qui menace notre liberté, aujourd'hui?**

L'autocensure. Parce qu'elle joue sur la bonne foi et la bonne volonté des gens, de manière très insidieuse. Quand il y a de la censure, on peut se battre contre et la contourner, créer des réseaux... Mais l'autocensure est par définition consentante, et je trouve cela dangereux.

**Pourquoi Venise?**

C'est un concours de circonstances, j'étais sur l'île de la Giudecca pour un projet et je suis tombé sur ce jardin qui portait un important potentiel romanesque. Et j'avais envie que chaque histoire se passe dans une ville différente. On a tous connu ce sentiment, lors d'un voyage, de s'imaginer vivre à l'endroit où l'on se trouve. Je trouve cette force de projection, dans un lieu qu'on ne connaît pas, très séduisante. Matteo Di Genaro, héritier d'un magnat de l'immobilier, peut le faire et possède des maisons partout dans le monde. J'en profite ainsi pour apprendre de nouvelles



connaissances en architecture. Mais cela s'inscrit dans une réflexion plus sociale, la question de l'habitat. La nécessité d'offrir de vrais logements devrait être centrale dans le débat.

**Même si le ton de Matteo Di Genaro est particulier et s'applique à ses aventures, il y a toujours dans vos livres un certain détachement, un regard ironique sur votre écriture qui amène souvent un effet comique. Comment ce style s'est-il imposé chez vous?**

Quand on écrit, on se pose toute une série de contraintes comme la cohérence, l'homogénéité du style et du ton, la constitution du narrateur, ce qu'il peut dire ou non... Mais malgré la théorie et notre volonté, c'est dans la pratique que cela se décide. Et finalement je crois que cela nous échappe un peu.

**Vos livres mélangent les genres et interrogent ainsi les formes de littérature. Est-ce uniquement un jeu ou la notion de genre vous semble-t-elle problématique?**

On a une chance aujourd'hui, et c'est aussi

vrai en musique qu'en littérature, de pouvoir aborder les arts de manière décomplexée. Avant, on devait appartenir à un certain type ou genre, il y avait une sorte de soumission à des catégories. L'avantage de ce qu'on a appelé le post-modernisme est qu'il a cassé beaucoup de barrières. Aujourd'hui, la notion d'école ou de querelle étant moins pertinente, j'ai l'impression que l'on a plus de liberté. Ce serait bête de s'en priver. Il y a donc dans mon travail une esthétique post-moderne que je revendique, même si je suis conscient des limites de ce concept. Il y a le risque de tomber dans une forme de relativisme dans lequel tout se vaudrait, c'est une idéologie qui n'est pas vraiment séduisante. Mais c'est vrai que, quand j'écris, j'aime qu'il y ait toujours un contenu et l'envie de l'inscrire à l'intérieur d'un genre, que les deux choses se rencontrent. Umberto Eco, par exemple, a beaucoup joué avec le code et on peut se demander si "Le Nom de la Rose" n'est qu'un roman policier quand il commence par 150 pages de préambule historique... Ce sont des procédés qui m'ont toujours beaucoup plu.

**Dans "VoiR Venise et vomir", votre narrateur fait de nombreuses interpellations au lecteur, souvent drôles mais pas toujours bienveillantes... Pourquoi le rendre désagréable?**

C'est vraiment une question de dosage. Le caractère de mon personnage est clairement acerbe et piquant. S'il l'est trop, il devient antipathique et le lecteur n'a plus envie de le suivre. Mais s'il ne l'est pas assez, il risque d'être trop condescendant. La limite est difficile à tenir et, pour que cette façon de manquer un peu de respect fonctionne vraiment, il faut présupposer que le lecteur ne lise pas au premier degré et qu'il puisse s'en amuser.

[www.antonioalbanese.ch](http://www.antonioalbanese.ch)